

# Emilio Villa

(Milan 1914 ; Rome, 2003). Traducteur de l'araméen, de l'assyrien, de l'hébreu du grec et du latin, Emilio Villa a en outre davantage fréquenté les milieux artistiques d'avant-garde que les gens de lettres. De son vivant, il semble s'être peu soucié de rassembler son œuvre souvent dispersée en plaquettes d'un tirage confidentiel. Parti du dialecte lombard, il aboutit assez tôt à une poésie jouée sur l'impersonnalité d'une « écriture » occupée par les jeux de signifiant. L'auto-engendrement des mots, de paranomases en assonances, d'allitérations en altérations diverses, de jeux de mots en déconstructions variées, de néologismes inattendus en mots-valises surprenants renvoie à une longue fréquentation des étymologies des langues sémites et gréco-latines. Dans ces opérations le langage perd peu à peu sa matérialité et son caractère dénotatif pour se profiler comme une nébuleuse tactile. La prolifération semble être sa caractéristique principale. L'arborescence enjouée du poème explore la porosité des langues nationales. Villa écrit en effet en italien, portugais, français, anglais, mais également en latin et en grec. De la même façon qu'il se défait chemin faisant du sujet, il renonce au sens au profit d'une illustration toujours plus poussée des accointances symboliques des mots par-delà la centralité d'un sens univoque. Il « n'y a plus d'origines. On ne peut davantage savoir si. / S'il y eut des origines et ni même/ Et n'est pas même de raison, que naissent / les origines(...) ». Convaincu de « l'insuffisance du langage et du caractère relativement secondaire des œuvres par rapport au vécu d'une telle expérience. De fait, l'aversion de Villa pour toutes les institutions, avec un mépris particulier pour les institutions académiques, procède d'un refus de l'institution poétique elle-même » écrit Aldo Tagliaferri sans le travail titanesque duquel l'œuvre ne serait pas disponible.

Traduction : Emilio Villa, *Oeuvres poétiques choisies : 1934-1958*, trad. de l'italien par Alain Degange, coordination et présentation d'Aldo Tagliaferri, Éditions La part de l'œil<sup>1</sup>.

Je dédie ces traductions à la mémoire d'Alain Degange

## **Picabia**

(écrit en français)

Un jour d'hui  
    la mort  
huche s'ouvrit  
    le sur irréaliste  
    irrité, irrésolu  
couché sur le dos  
au milieu de règles et lignes aigres de poudre  
changeant  
et vents coulis de discernements  
    à micro-ondes—médulaires  
il mange  
et la sphère d'un Noir  
    d'une Ténèbre  
    tout à coup tombée  
    homologue  
l'âme toute ouverte  
à lumière de sagesse  
    impudente

---

1. Nous remercions Aldo Tagliaferri pour son aide précieuse.

par les 5 teintes élémentaires  
 de l'Univers  
     Inactuable  
 ou était-elle mon adolescence  
 pendant ta vieillesse  
     en apogée de brise ?  
     maux dûs l'air ?  
 par langueur de sanglots  
     en auréole  
 par synopes et scandales  
     dans la salle de l'âge  
 par rumeurs et ravages  
     de son haits et drapeaux  
 les images amorties se requinquent  
 faites d'ombres d'idées  
     retouchées  
 et qui attendent  
 en ténuité  
 Résurrection Nouvelle  
 au travers de filtres et pièges  
     d'Orgagonismes  
 Réveil et Retour  
 tout ce que Rareté engendre  
 l'obscurité du Pouvoir Zéro  
 à pousse-pouce, avec hygiène  
 à pousse-oreilles, ouvertes veines  
 sous un pubis rasé à ras  
 au grand fond des mi-roirs sacrés  
 de la palpitante polygamie  
 de parti pris par culte  
 en tant que ruse s'amuse  
 où ton désir refuse,  
 en éventail d'aigreur et de censures  
 fran sis, francsexe français  
 je ne suis pas coupable  
 de toi, toupie, de tes éclairs tout pic  
 pie cabale agenouille-toi  
 délicieuse pieuvre céruléenne  
 gazza chiacchierona  
 pic à bios     pique à piaf  
 pec ou biat   pac à choux  
                 pic à pois  
 puc à billet   bique à bois  
 bec à piat     me maure y elle  
 picot bée  
 bique à biais             mémoire mamelle

(vecchio mago) Entutée  
 galoppade en trotte œuvre pure de rayure  
 toujours une monophone conjecture  
 à écrire l'État du traité de l'État  
 (en tant que barrer) de Mon Deux  
                                   de mon Demonde  
                                   dans le Mon dé  
                           du délire signe te titube  
                                   du Monde  
 sous doigt deux sources cernées  
 ron ron qui folle pâles rôle  
                   sur l'épaule molle pêle-mêle  
                                   peau sale  
                                   de L'Entêté  
 gentilhomme sans hâte, conçu de l'Arbre cuit  
                   une fois jolie  
                   de l'Arbre d'Or éole  
                   de la vannerie d'Aurore  
                   sans Régie  
                   à séduire l'Entité  
 sauvera-t-elle ton cœur une pommade après bac craquant  
 thrombus tribord yachting en dérive sous courant.

et maintenant que toute tarrière torve  
 trouble ta verre perdue sur tempe  
 (dans toute diphtongue coloriée)  
 et maintenant que tu mourus  
 et tu te presses petit duc  
 sur les Assises de l'Essité  
 et maintenant que ton moucheron  
 est tombé dystonie en pâmoison  
 de mousse immémoriale  
 ta peinture à la rouanne sicaire  
 prude pudibond  
 injurieux-yeux égratigneux  
 maintenant mort tombé à plat-ventre  
 sur le cul sec de l'éternelle  
 forcée éternité  
 maintenant de quoi, de quel homogène  
 de quel miroir de lames et de langoustes  
 t'ennuies-tu ?  
 où iras-tu retrouver ta lumière blanche  
 de ton trophée talent ?

poème extrait de *Zodiaco* (début 1980)

### ***Hercules***

cum constet deum mortuum  
herculem fuisse etiam  
dingir sumerice <sup>dingir</sup>  
EN . MER . KAR  
(heros deus, frater Astartis,  
Solis filius et Terrae Matris)

[per \*(en)merkar, inde

.....  
(en)werakr/l

.....

eureka, mehercle !] unde hymnus :

tribus lucentibus  
testiculis tractis  
appareat her  
cul es  
ver tebras ebrias  
plic ans  
ovul ariter ter  
rore

arc uter  
alter uter  
ulter uter  
matr uter  
ter  
ror ter  
tae

(*Verbovacula*, 1981)

### ***(Sans titre)***

(poème écrit en grec et traduit en italien par l'auteur)

rendu heureux, dans le sang,  
avec une très fine sensation,  
dans la lymphe magique  
des esprits hellènes défunts,  
moi chaque jour, tous les jours,  
doucement, je me suis étendu  
et assoupi,

        jusqu'à offrir  
un témoignage régulier  
au désert, jusqu'à susciter  
et à réprimer le courage  
de trouver encore, avec ma voix  
et par destin, le passage glacé

des Fondements des Choses, là où  
le Grabat de l'Oubli, les divines  
simulations atteintes, serpente,  
et la Toile d'araignée des murmurants  
millénaires, indéfinie s'étend,  
ellipses de l'Araignée qui joue,  
et au même moment l'infini  
Périmètre, le grand Déploiement  
de la Saleté, Éventail  
inachevé, cage des Changements,  
commence à se dresser.

*Le mûra di t; éb; é, Brescia, 1981*

### ***Printemps***

Frappent contre la balustrade en battements et feuillages  
en farandole, des reflets d'herbes naïfs-indemnes,  
de voiles et de parallèles d'âmes, les tendres labyrinthes  
de la nourriture, les indivisibles trajets, les inquiètes  
trajectoires, les roses cicatrices et les gencives,  
et de respiroses étincelles ; de l'air (in)crédule  
pénètre dans les digues, dans les transparences,  
parmi la dissolution erratique, et les teintes déclinées  
en petites robes d'enfances secrètes, d'adieux  
mutuels, d'absences mythiques alternatives, perséphones  
ou démeters, perversités ou démences en fleur :  
et alors, maintenant, donc, ainsi, afin que l'an,  
l'an-soufflement plutôt, passe sur les injures délicates  
de la riante pulsation, de petites bourrasques  
consumées, paissant des tiédeurs inouïes, irré=  
vérentes, pour de fragiles réverbérations pénitentielles.

Les souris défaites, nous savons maintenant avec quelle  
terne liesse ils accumulent et versifient  
des nouvelles géolâtriques, pour combiner en justes  
matières, en justes connexions et enchevêtrements  
sacrés, les douces patries du nid. Proie  
gracile et souterraine, sarabande de lueurs  
et de scintillements, de toute saison, aïe polissonne,  
il est difficile, difficile à écouter, très difficile  
à se rappeler ; spectre en passage lointain, se fait  
à peine, friable voile descendu pour pousser à la révolte  
des humérus de fillettes, le printemps, confus  
dans les lignes hormonales de ses secrètes angoisses,  
dans ses tanières charnelles, en chair et épiderme.

*Vanità verbali*, publiées en 1998, mais rédigées sans doute en 1983.  
Traduit et présenté par Philippe Di Meo